

était très-fâché contre lui de ce qu'il avait voulu tuer cette femme, que c'était une action honteuse et infâme, et que si on apprenait qu'il l'avait fait mourir, ou même qu'il l'avait maltraitée, on le mettrait à mort. Ces menaces n'eurent pas plus d'efficacité sur l'esprit de ce sauvage, que n'en avaient eu les prières; il se plaignait du tort qu'on lui causait en lui arrachant sa victime, répétant sans cesse que cette fille lui appartenait, qu'il avait été blessé par son père, qu'elle était d'une horde méchante, et que s'il la retrouvait, il ne la manquerait pas. Collins lui dit de nouveau, d'un ton imposant, que les soldats du gouvernement lui tireraient un coup de fusil, s'il tuait cette fille. Bien loin d'en être intimidé, il montra du doigt avec un sourire féroce les endroits de la tête, de la poitrine et des bras où il la frapperait avant de lui couper la tête; puis il décampa. La jeune fille fut amenée d'un avire chez le gouverneur, accompagnée d'un jeune sauvage que l'on eût pu croire son mari, aux soins qu'il lui rendait; si on ne l'eût pas vu froid et indifférent quand Be-ne-long menaçait sa vie.

Deux jours après, ce dernier revint à Sydney, le corps meurtri; il dit au gouverneur qu'il renonçait à battre la jeune fille, et avoua en même temps qu'il avait encore été obligé de châtier sa femme, qu'il lui avait fait une nouvelle blessure,

et qu'il en avait reçu une à l'épaule d'une massue dont elle s'était armée pour sa défense. Phillip lui dit d'aller à l'hôpital se faire panser. Quand il fut de retour, il trouva au gouvernement cette même fille que peu de jours auparavant il voulait massacrer; il la prit par la main et lui parla de la manière la plus amicale. Nouvel incident; Ba-rang-arou était arrivée chez Phillip pendant l'absence de son mari; furieuse à son tour de la conversation qu'il avait avec la jeune fille, elle voulut la frapper d'un bâton qu'elle essaya de prendre à une personne présente. Be-ne-long avait l'air de ne pas vouloir se mêler de ce différent; le chirurgien White l'ayant prié d'y mettre fin, il se termina par un vigoureux soufflet que le sauvage appliqua à sa douce moitié. Celle-ci furieuse à son tour de ne pouvoir assouvir sa rage sur cette malheureuse fille, se mit à pleurer et s'en alla.

On peut juger par cet exemple de ce qui se passe habituellement parmi ces sauvages. Leur existence ne présente qu'une suite continuelle de querelles et de rixes sanglantes. Du reste les blessures qu'ils se font se guérissent promptement, quand elles ne sont pas mortelles.

De bonne heure ils s'accoutument à braver la douleur; l'opération qu'on leur fait subir à l'âge de puberté, pour leur enlever une des dents incisives supérieures, donne lieu de juger de ce qu'ils

seront un jour. Collins fut deux fois témoin de cette cérémonie, qu'il a décrite fort au long ; il trouva les naturels réunis en grand nombre pour y procéder. Plusieurs jeunes gens qui avaient depuis long-temps fréquenté Sydney, allaient par là être placés au rang des hommes faits. La première fois, c'était le 25 janvier 1795, un habitant des bois et d'autres arrivèrent ; mais les principaux agens n'étaient pas encore venus : sont les membres de la tribu de Cam-mer-ray ; ils ont seuls le privilège d'exécuter l'opération sur les naturels qui habitent le long de la côte. L'exercice de cette prérogative les place dans une position particulière, et ils ont une prééminence bien décidée sur les autres hordes des environs de Sydney ; car souvent on attend leur présence pour décider des contestations et des difficultés sur des points délicats, autant qu'il en peut exister parmi ces sauvages ; et quand ils paraissent, il est impossible de ne pas reconnaître la supériorité et l'influence que leur nombre et leur aspect plus vigoureux leur donnent sur les autres tribus.

On passa toutes les soirées jusqu'à l'arrivée des Cam-mer-rays, à danser. Collins remarqua un de ces sauvages barbouillé de blanc jusqu'à la ceinture, à l'exception de sa barbe et de ses sourcils ; il était effrayant : d'autres avaient des cercles blancs autour des yeux, et n'étaient pas moins

affreux. La réunion ne fut complète que le 2 de février ; le soir les Cam-mer-rays se présentèrent, au grand contentement des autres naturels qui étaient impatiens de les voir. Ils barbouillés à la manière du pays, la plupart étaient munis de boucliers, et tous armés de massues, de zagaies et de bâtons pour les lancer. L'emplacement où la cérémonie devait avoir lieu avait été préparé quelques jours à l'avance ; on en avait enlevé l'herbe et les troncs d'arbres ; il était de forme ovale, et avait vingt-sept pieds de long sur dix-huit de large : on le désignait par le nom de you-langh.

A un bout se tenaient les hommes armés, à l'autre les jeunes gens accompagnés de leurs parents. Les premiers s'avancèrent en chantant, ou poussant un cri adapté à cette circonstance, frappant leurs boucliers de leurs zagaies, et faisant voler la poussière avec leurs pieds, tellement que l'on ne pouvait plus distinguer les objets qui les environnaient ; parvenus à l'autre bout du you-langh où les jeunes gens étaient placés, un de la troupe se détacha, et saisissant une des victimes, revint avec elle vers les siens, qui le reçurent en criant plus fort qu'auparavant, et la mirent au milieu d'eux, où elle était défendue par un front de zagaies contre toutes les tentatives que ses parents auraient pu essayer pour la délivrer. Toute

la troupe, qui était de quinze, fut successivement enlevée de cette manière.

On fit ensuite asseoir à l'extrémité supérieure du you-langh les jeunes gens la tête baissée, les mains croisées, et les jambes sous eux. Ils devaient, nous dit-on, continue Collins, rester toute la nuit dans cette position, quoique peu naturelle et pénible; et jusqu'à ce que tout fût terminé, ils ne devaient ni regarder en l'air ni rien manger.

Les Cor-rad-djis commencèrent alors quelques-uns de leurs rites mystérieux : l'un tomba brusquement à terre, et prenant toutes sortes d'attitudes, les accompagna de gestes qui paraissaient être arrachés par la douleur, puis eut l'air d'avoir rendu un os qui devait être employé dans l'opération future. Pendant qu'il semblait ainsi éprouver des souffrances, un cercle de naturels l'entourait en dansant et en chantant, ou plutôt hurlant à faire peur; et quelques-uns le frappant sur le derrière jusqu'à ce que l'os fût sorti; alors il fut délivré de ses peines.

Aussitôt qu'il se fut relevé, épuisé, abattu, et baigné de sueur, un autre fit tout comme lui, et finit de même par feindre de rendre avec de grandes souffrances un os dont il s'était pourvu et qu'il avait caché dans sa ceinture. On nous dit que ces momeries avaient pour but de persuader

aux enfans que l'opération ne leur ferait presque pas de mal, et que plus les Cor-rad-djis souffraient, moins eux-mêmes éprouveraient de douleur.

« La nuit était venue; nous partîmes : on nous invita à revenir le lendemain matin, en nous promettant que nous verrions quelque chose d'intéressant. Les jeunes gens étaient encore dans la même position et gardant le plus profond silence. Le lendemain un peu après la pointe du jour nous étions de retour. Les naturels dormaient en petits groupes distincts; ils ne commencèrent à se bouger qu'après le lever du soleil. Les Cammer-rays dormaient à part, et les jeunes gens étaient étendus à terre à quelque distance du you-langh. Les Cor-rad-djis et leur troupe marchèrent vers cette enceinte, l'un après l'autre, poussant un cri en y entrant, et en firent trois fois le tour en courant. Les jeunes gens y furent amenés, la tête penchée et les mains croisées; puis ils s'assirent en gardant cette attitude à l'extrémité supérieure du you-langh; les Cor-rad-djis passèrent plusieurs fois devant eux, marchant sur les mains et les pieds, et imitant les mouvemens du chien du pays. Leur costume leur donnait un degré de ressemblance de plus avec cet animal; leur sabre de bois passé dans leur ceinture, la lame en l'air, représentait assez bien la queue d'un chien redressée sur son dos. Ce

sont probablement des sauvages arrangés de cette manière que des voyageurs auront pris pour des hommes avec des queues au derrière, ainsi qu'ils l'ont raconté dans leurs relations : cette assertion a fait suspecter à tort leur bonne foi, et a causé de grands débats parmi les naturalistes, dont les uns les ont traités de menteurs, tandis que d'autres ont cherché à les défendre en essayant d'expliquer ce qui avait pu causer leur erreur. Le récit de Collins en donne la solution la plus vraisemblable.

« Chaque fois que les Cor-rad-djis passaient devant les jeunes gens, ils jetaient en l'air le sable et le gravier avec leurs mains et leurs pieds ; les jeunes gens ne se remuaient pas, ne disaient pas un mot, et n'avaient pas l'air de faire attention à la tournure ridicule des Cor-rad-djis et de leurs compagnons. On nous dit que cette cérémonie donnait aux jeunes gens le pouvoir sur les chiens, et les douait de toutes les bonnes qualités que possède cet animal.

« Ensuite un naturel fort et robuste marcha vers les jeunes gens, portant sur ses épaules un pat-ta-go-rang ou figure de kangorou faite en herbe ; un autre était chargé d'un paquet de broussailles. Ces deux hommes avaient l'air de succomber sous le poids de leur fardeau ; ils s'arrêtaient de temps en temps, et reprenaient ha-

leine : ils finirent par les déposer aux pieds des jeunes gens, et sortirent du you-langh comme épuisés de fatigue. L'homme qui portait les broussailles s'était fourré dans la cloison du nez des brins d'arbrisseaux en fleur, ce qui lui donnait un aspect réellement extraordinaire. Deux groupes de naturels adultes, assis à l'écart, chantaient et battaient la mesure en accompagnant chaque mouvement des deux acteurs. Cette offrande d'une figure de kangorou indiquait le pouvoir conféré aux jeunes gens de tuer à l'avenir cet animal ; les broussailles représentaient peut-être son repaire. »

On laissa ensuite pendant une demi-heure les jeunes gens assis dans le you-langh ; durant cet intervalle les cor-rad-djis descendirent dans une vallée voisine, où ils se munirent de longs paquets d'herbes, qu'ils attachèrent par derrière à leur ceinture, au lieu du sabre de bois qu'ils mirent de côté. Equipés de cette manière, l'extrémité de la poignée d'herbe pendante, ils se mirent en mouvement comme une troupe de kangorou, tantôt sautant, tantôt s'asseyant sur leur derrière, et se grattant comme font ces animaux, lorsqu'ils se chauffent au soleil. Un homme debout battait la mesure sur son bouclier, tandis que deux autres armés les suivirent pendant toute leur route, comme pour les surprendre sans être

aperçus, et les percer de leurs zagaies. C'était un emblème d'un des exercices futurs des jeunes gens, la chasse du kangorou.

Dès que cette troupe fut entrée dans le youlangh, elle passa devant les jeunes gens comme un troupeau de kangorou; puis se dépouillant brusquement de son bizarre attirail, chacun de ces naturels saisit un jeune homme, le plaça sur ses épaules et l'emporta en triomphe à quelques pas plus loin, puis le déposa à terre; ils furent ainsi réunis en un groupe, toujours la tête penchée sur la poitrine, et les mains croisées. Quelques hommes disparurent ensuite pendant quelques minutes, et l'on pria Collins et ses compagnons de s'éloigner; lorsqu'ils revinrent, les jeunes gens et leurs parens étaient debout d'un côté; vis-à-vis d'eux un homme assis sur un tronc d'arbre en portait un autre sur ses épaules, tous deux tenant les bras étendus: derrière eux un certain nombre de naturels étaient couchés le visage à terre, aussi près qu'ils avaient pu se placer, jusqu'au pied d'un autre tronc d'arbre, sur lequel on voyait assis un homme qui en portait un autre dans la même attitude que ceux dont il a été question.

Les jeunes gens et leurs parens s'étant approchés de ceux-ci, ces deux hommes commencèrent à se balancer d'un côté et d'un autre en

tirant la langue, lançant des regards affreux, et ouvrant les yeux autant qu'ils pouvaient. Cette pantomime horrible ayant duré quelques minutes, les hommes se séparèrent pour laisser passer les jeunes gens qui furent conduits par-dessus les corps étendus à terre. Ceux-ci se mirent alors à se remuer et à se débattre comme s'ils eussent été à l'agonie, et faisant entendre un bruit triste et lugubre, semblable à celui du tonnerre dans le lointain. Quand les jeunes gens eurent marché par-dessus tous les corps, ils furent placés devant le second groupe de l'homme assis qui en portait un autre; ceux-ci firent les mêmes contorsions et les mêmes grimaces que les premiers; puis tout le monde se mit en marche.

« Cette scène, dit Collins, est désignée par le nom particulier de bou-rou-mou-roung; je n'ai pas pu en connaître précisément la signification, malgré mes questions réitérées à cet égard. On se contenta de me dire que c'était fort bien, et que les jeunes gens deviendraient des hommes très-braves, qu'ils auraient la vue bonne, et combattraient vaillamment. »

Toute la troupe fit halte à une petite distance: les jeunes gens s'assirent à côté les uns des autres; les hommes armés de zagaies et de boucliers se rangèrent en demi-cercle vis-à-vis d'eux: Bouderro, celui qui avait pris la part la plus active

à ce qui s'était passé jusqu'alors, se tenait au centre, le bouclier dans une main, la zagaie dans l'autre; il donnait en quelque sorte le signal pour l'exercice, en frappant son bouclier de sa lance. A chaque troisième coup, tous les autres levaient leurs zagaies, la dirigeaient vers lui, et en touchaient le milieu de son bouclier. Cette partie de la cérémonie semblait être une allusion à l'exercice qui devait former la principale partie de leur vie, l'usage de la zagaie.

Alors on commença l'opération d'extraire la dent; elle eut d'abord lieu sur un petit garçon d'une dizaine d'années; il fut assis sur les épaules d'un homme qui était à terre. L'os dont celui-ci prétendait avoir été délivré la veille, étant bien affilé à un bout, on s'en servit pour fendre la gencive, préparatif indispensable, car autrement il eût nécessairement fallu pour faire sortir la dent, briser la mâchoire. Ensuite on coupa à une dizaine de pouces de son extrémité un bâton à lancer les zagaies, et cela se fit avec beaucoup de cérémonies. On appuya le bâton sur un arbre et on fit trois fois semblant de le frapper avant de porter le coup. Le bois étant très-dur et la hache de pierre en assez mauvais état, il ne fut coupé qu'après plusieurs coups répétés; mais avant chacun, on répétait constamment les trois tentatives feintes. La gencive étant convenablement arrangée, le petit

bout du bâton fut appliqué sur la dent, aussi haut que le permit la fente, pendant que l'opérateur se tenait préparé avec une grosse pierre à la main, comme pour pousser la dent au fond du gossier du jeune homme. Je pus encore en cette occasion remarquer leur attention pour le nombre trois; le coup réel ne fut porté qu'après que l'opérateur eut essayé trois fois d'attraper le bâton. Cette première opération dura près de dix minutes, parce que la dent, par malheur pour le jeune homme, tenait très-solidement dans la gencive. Dès qu'elle fut dehors, le patient fut mené à une certaine distance, où la gencive fut fermée par ses parens, qui l'équipèrent de la manière dont il devait être vêtu pendant quelques jours. On lui entourra les reins d'une ceinture dans laquelle on passa un sabre de bois; on ceignit sa tête d'un bandeau qui fut orné de copeaux de bois d'eucalyptus, dont la couleur blanche produisait un singulier effet. On lui appliqua la main gauche sur la bouche qu'il devait tenir fermée; il devait s'abstenir de parler, et ne pas manger de la journée.

Tous les autres jeunes gens furent traités de la même manière, excepté un joli petit garçon de neuf ans; après qu'on lui eut fendu la gencive, il ne put supporter qu'un seul coup de la pierre

sur le bâton, et s'ouvrant un passage de force, il s'enfuit.

Pendant la durée de l'opération, les assistans criaient de toutes leurs forces dans l'oreille de celui qui la subissait; ce qui sans doute avait pour but de divertir son attention, et d'étouffer les cris qu'il aurait pu pousser; mais chacun se fit un point d'honneur de ne pas laisser échapper le moindre murmure.

On n'essuyait pas le sang qui sortait de la genive; on le laissait couler le long de la poitrine du jeune homme, et tomber sur la tête de l'homme dont les épaules servaient de siège à celui-ci, et dont le nom fut ajouté au sien. « Je les vis plusieurs jours après, ajoute Collins, avec le sang desséché sur la poitrine. On leur donnait le nom de Ke-bar-ra, qui dérive du singulier instrument dont on avait fait usage dans cette occasion, car ke-bab signifie un rocher ou une pierre. Plusieurs mois après, je les entendis encore s'appeler l'un l'autre par ce nom.

Tous les jeunes gens s'assirent ensuite sur un tronc d'arbre. A un signal ils se levèrent tous, et se précipitèrent vers leurs demeures, poussant devant eux hommes, femmes, enfans, qui s'empressaient de s'écarter de leur chemin. Ils jouissaient dès ce moment de tous les privilèges des

hommes, et pouvaient même se choisir une femme, lorsque leur âge et leur force leur permettraient de profiter de ces facultés.

« La femme de Co-le-by et la sœur de Be-ne-long apprenant que je désirais avoir quelques-unes des dents enlevées à ces jeunes gens, m'en procurèrent trois. Elles les avaient attachées à des cordons et les portaient autour du cou. Elles me les donnèrent en secret, en témoignant beaucoup de crainte d'être vues, et en me recommandant expressément de ne laisser connaître à personne qu'elles m'avaient fait ce présent, parce que les hommes de la tribu de Cam-mer-ray auxquels elles devaient être remises, les en puniraient; elles ajoutèrent qu'elles diraient qu'elles les avaient perdues. »

Collins regarde comme une circonstance très-remarquable que les deux fois qu'il fut témoin de cette cérémonie, elle eut lieu à la même époque : cette coïncidence d'époques le frappa; car ce peuple n'ayant aucune idée des nombres au-delà de trois, et par conséquent n'ayant pas un calcul régulier du temps, on ne pouvait attribuer ce résultat qu'au hasard; la saison n'avait probablement pas eu beaucoup de part à leur choix, le mois de février étant un des plus chauds de l'année.

Le rôle que les Cam-mer-rays jouent en cette

occasion, dénote que les tribus maritimes ont de la déférence pour eux; on peut croire qu'elle dérive de ce qu'ils sont plus nombreux que les autres; mais ils maintiennent cette supériorité depuis très-long-temps; ce privilège d'exiger une dent de tous les jeunes gens des autres familles doit être très-ancien, et remonter à l'origine de la soumission qu'on témoigne à cette horde; cette supériorité tient donc en quelque sorte de la nature d'une autorité reconnue, et qui est sanctionnée par sa durée. Du reste les Cam-mer-rays eux-mêmes subissent l'opération.

Une des superstitions de ces sauvages est de répandre du sang pour la mort de l'un d'eux, soit qu'elle arrive naturellement, ou accidentellement: ils vengent le sang d'une personne assassinée sur toutes les personnes de la famille du meurtrier qu'ils peuvent rencontrer, n'épargnant ni le sexe ni l'âge. Quand quelqu'un meurt naturellement, ces sauvages se lancent des zagaies les uns aux autres; et dans ces occasions il y en a toujours plusieurs de blessés.

Ils sont d'ailleurs esclaves d'une foule d'idées superstitieuses; ils ont peur des revenans; ils croient à la vertu d'une infinité de sortilèges; leur cou-ra-djis ont soin de les entretenir dans toutes les terreurs que leur vie misérable et agitée tend sans cesse à leur inspirer. Même pendant

le jour ils montrent une répugnance extrême à passer près d'un tombeau, parce qu'ils pensent que l'esprit du défunt viendra pendant la nuit les saisir à la gorge. Ils attachent la plus grande importance aux étoiles tombantes; ce météore leur cause les plus vives inquiétudes, et ils le regardent comme l'avant-coureur des plus terribles accidens. Le tonnerre et les éclairs ne les effrayent pas moins; ils pensent qu'en chantant certaines paroles et en respirant fortement, ils éloigneront le danger.

Lorsqu'un enfant ou un jeune homme meurt, on les enterre; quant aux adultes, on brûle leurs cadavres. Quand une femme meurt, laissant un enfant à la mamelle, le père jette cet infortuné dans la fosse, et l'écrase avec une pierre, parce qu'il ne saurait ni le nourrir, ni le traîner dans ses courses lointaines: tel est l'effet de l'existence précaire de ce peuple. Cependant ils montrent de la sensibilité dans certaines occasions, et l'on a vu des pères verser des larmes sur le tombeau d'un enfant que la mort leur avait ravi.

Tous les voyageurs ont observé la grande différence qui existe entre les naturels de la Nouvelle-Hollande et ceux de la Terre Van-Diemen. Ces derniers pour la taille se rapprochent assez des Européens; mais ils s'en éloignent par leur conformation singulière. Ils ont la tête fort grosse,